

La Malbaie

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

Volume 6, numéro 3, août 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036452ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036452ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1970). La Malbaie. *Études françaises*, 6(3), 324–330.

<https://doi.org/10.7202/036452ar>

LA MALBAIE

La Malbaie n'est pas un village comme tous les autres villages du Bas-Canada, une longue suite de maisons blanches sur le bord du fleuve, suite monotone, toujours la même avec son paysage nu et les grands champs en arrière s'étendant jusqu'aux concessions. Ici, tout est rassemblé par groupes, groupes épars, distincts, ayant chacun une physionomie propre et pour ainsi dire un langage approprié. La Malbaie vous parle, elle va au-devant de vous quand vous allez à elle, et elle a l'air de dire : « Venez ; jouissez, admirez moi, regardez comme je suis belle, c'est pour vous que je me suis faite ainsi : demain je serai plus belle encore, et avant que vous me connaissiez bien, vous aurez épuisé toutes les jouissances du touriste et j'aurai porté l'ivresse jusque dans vos souvenirs, lorsque vous serez loin de moi. »

La poésie est ici vivante, animée ; elle prend corps et fait sa toilette, toilette qui change cinq fois par jour, de sorte qu'il y en a pour tous les goûts. On trouve à la Malbaie tous les genres, le grand, le joli, le capricieux, le sauvage, le doux ; on a derrière soi, en folâtrant dans les bosquets éparpillés parmi les petits caps qui ceignent le rivage, la chaîne lourde et sombre des montagnes du nord ; on y débarque au pied d'un promontoire plein de menaces et que les flots, en se brisant sur sa falaise tourmentée, font retentir de sourds grognements. Au bas de ce promontoire est un village d'Indiens de vingt à trente feux, bizarrement groupé, et qu'aucun visiteur ne manque d'aller voir, soit parce qu'il est curieux, soit qu'il veuille acheter un des mille petits objets en osier ou en frêne que fabriquent les Indiens, et qui consistent en corbeilles, paniers, vases de toute forme, pendants d'oreilles, pendeloques, etc.

Rien encore au débarcadère que ce village d'Algonquins ou d'Iroquois déchus, et trois ou quatre maisons de mesquine apparence pour recevoir les gens d'équipage. Vous voyez bien, en promenant le regard, quelques toits et quelques cheminées surgissant au milieu des rocs qui se penchent sur votre tête, mais rien encore qui indique la subite

apparition de la plus délicieuse campagne du Canada. Vous montez une côte qui est raide et dure, caillouteuse et pierreuse comme toutes les côtes du nord ; c'est un escarpement rebelle et indompté, si ce n'est par le sabot des vigoureux petits chevaux du nord qui ont des muscles d'acier ; puis, tout d'un coup, la vue s'étend et c'est une perspective éclatante. Les maisons s'échelonnent au loin sur une distance d'un mille ; elles sont à droite, à gauche, irrégulièrement, pittoresquement, se choisissent un nid et s'enveloppent d'arbres, se dissimulent si elles en ont la chance, s'éparpillent comme des fleurs jetées au hasard, et, plus loin, à quelques pas seulement, commence le village des étrangers, populeux, serré, dru, rempli jusqu'aux combles. C'est un village à part ; le faubourg de la paroisse est à trois milles plus loin. Ici, les étrangers sont chez eux, ce village leur appartient ; ils l'ont fondé en quelque sorte, et sans eux, il serait désert.

Il y a dix ou quinze ans, à peine trouvait-on dans cet endroit appelé la *Pointe-aux-Pics* plus de vingt maisons ; la Malbaie était inconnue du touriste ; depuis, elles ont surgi de toutes parts, et chaque année en voit accroître le nombre toujours insuffisant. On ne se fait pas d'idée de l'animation, du mouvement, du va-et-vient continuel de voitures et de promeneurs qui rayent ce court espace d'un mille ; mais tout cela sans l'étalage bruyant, pompeux, raide et fatigant de Cacouna ; ici l'on reste à la campagne et l'on va en déshabillé parmi une foule de deux à trois mille personnes venues de tous les points de notre province et d'Ontario. La grève est couverte, au beau temps, de baigneurs des deux sexes, et les hôtels regorgent.

Il y a à peu près quatre ou cinq hôtels attitrés ; toutes les autres maisons, *toutes*, remarquez-bien, sont louées à des étrangers ou prennent des pensionnaires qui, sans cesse, font place à d'autres. Cela dure à peu près deux mois, le temps que le ciel ingrat nous donne pour dégourdir nos membres figés par six mois d'hiver.

Il faut prendre ce qu'on trouve, s'arranger le plus souvent un lit tant bien que mal, payer modérément, ce qui

vous étonnera sans doute, et se faire à tous les voisinages ; mais, s'il n'y avait cela, où serait donc l'agrément et l'imprévu tant désiré des places d'eaux ? Comme partout et comme toujours, il y a dix Anglais contre un Canadien ; mais, chose inexplicable, les Anglais ôtent ici leurs cols et consentent à se désespérer pour ne pas enlaidir le paysage ; c'est l'influence du lieu. La Malbaie abrupte, pleine de surprises et d'accidents de terrain, avec ses chemins sablonneux et pierreux, montants et descendants, ne permet pas de se guinder et de s'attifer dans une toilette métallique ; il faut avoir la couleur locale et se chiffonner un peu, ce dont les Anglais, après tout, sont bien contents eux-mêmes.

La Malbaie a toute espèce de noms qui correspondent aux différents endroits qui la composent ; mais l'étranger, qui n'est pas prévenu, s'embrouille. Les gens mêmes de la place ne savent plus à quoi s'en tenir, et ils disent maintenant la « Baie », tout court, pour signifier le lieu où se trouve l'entrée de la rivière sur le long de laquelle est le village paroissial ; l'étranger appelle volontiers *Murray Bay* la « Pointe-aux-Pics », où nous sommes en ce moment ; puis, il y a encore le *Cap-à-l'Aigle*, au loin, de l'autre côté de la rivière Malbaie, un nom qui s'étend à une succession de promontoires arrondis par la charrue, conservant encore assez de leur aspect sauvage et de leurs bois sombres pour projeter de grandes ombres qui vont se noyant dans le fleuve. Le « Cap-à-l'Aigle » peut avoir une lieue et demie de longueur, et toutes les maisons qui s'y trouvent sont déjà, depuis trois semaines, remplies d'étrangers. Avec eux nous n'avons, nous, habitants de la Pointe-aux-Pics, aucune espèce de rapports, et nous ne les voyons qu'à l'arrivée du vapeur, quatre fois par semaine ; ce sont des sauvages qui vont se jucher près des nues pour échapper aux infirmités humaines ; je ne sais pas comment ils s'y amusent, mais à coup sûr il leur faut des fourrures.

Il y a encore la *Malbaie* proprement dite, nom qui, chaque année, se restreint de plus en plus à l'estuaire que forme la rivière avant de se jeter dans le fleuve, et au village qui la borde. Là, pas un étranger, quoique ce soit un

des sites les plus ravissants qui existent. On ne se doute pas en vérité de ce qu'est cet ensemble formé des paysages les plus variés, les plus dissemblables, et qui se complètent l'un l'autre en empruntant à la nature seule leur merveilleuse harmonie. C'est une petite Suisse avec les proportions même scrupuleusement gardées, et peut-être une variété d'aspects plus prolifique.

On s'étonne de trouver un pareil endroit sur l'aride, monotone, dure et rébarbative côte du nord ; on dirait un sourire égaré sur la figure d'un vieillard en courroux, ou bien un îlot parfumé s'échappant tranquille au milieu des convulsions de la tempête.

Le Cap-à-l'Aigle domine la Malbaie et tous ses environs, j'entends ici, par environs, un espace de quarante lieues, comprenant devant soi le fleuve profond aux éternelles furies et aux apaisements réparateurs ; de l'autre côté, la rive sud, tranquille, unie, qui s'incline en pente douce avec ses villages resplendissant au soleil comme une longue draperie frangée d'une lisière éblouissante. En arrière, les Laurentides, dans leur sombre vêtement de pierre, arrêtées dans leur course, semblent vouloir s'élancer frémissantes pour se jeter dans le St. Laurent ; à gauche, plus rien que quelques maisons de plus en plus rares se perdant dans les montagnes qui ont repris leur cours, et, à droite, la Baie, la Pointe-aux-Pics, les coteaux Mailloux, tout ce gracieux tableau que j'aurais voulu peindre et que je n'ai fait que barbouiller. Hélas ! l'homme peut concevoir et s'élever bien haut ; dans les élans de sa pensée, il embrasse facilement des mondes sans bornes, mais quand il s'agit de les définir, il se retrouve ce qu'il est, un audacieux impuissant.

Je m'arrête, c'est assez pour aujourd'hui, à demain la suite ; la mer est haute et le varech pétille sous les embrassements de la vague, je vais m'inonder ; un bain, un bain dans l'onde salée vaut seul trois mille abonnés du *National*.

*

* *

J'ai dit que la Malbaie était un des plus beaux endroits de la terre et je le répète, je le tripète, je le quadrupète, je

le dirai jusqu'à la fin de mes jours, jusqu'à ce que mort s'ensuive ; mais la Malbaie a un malheur, c'est d'être sur la côte nord du St. Laurent. Cette côte est inhumaine ; on voit bien qu'elle est un prolongement du Labrador ; là où vivent les Esquimaux, un Canadien ordinaire dépérirait, moins par l'usage immodéré de l'huile de phoque que par l'absence prolongée du soleil.

Des brouillards et des brouillards, des pluies torrentielles, renouvelées tous les deux jours ; des fraîcheurs subites qui envahissent le ciel avant sept heures du soir et vous donnent le frisson jusqu'au lendemain matin, voilà la température régnante de la Malbaie depuis près de quinze jours. La Providence m'est témoin que ce n'est pas elle que j'accuse ; mais enfin il y a des limites, et puisque le cultivateur est archisatisfait, que ses terres sont humectées au-delà de tout ce qu'il désire, il me semble qu'on pourrait bien faire quelque chose pour le voyageur qui a besoin d'un peu de beau temps, par-ci par-là, pour admirer les splendeurs qui l'entourent au lieu d'en être dégoûté... bien à regret.

Vous prendriez un mois pour tout voir dans ce lieu incomparable que ce ne serait pas encore suffisant. Tous les jours on trouve du nouveau, des aspects inaperçus, des petites retraites inexplorées où la nature se multiplie et se livre à toutes les débauches du caprice. Aujourd'hui, c'est un petit lac caché sur un plateau, à dix arpents de vous, et que vous ne soupçonniez même pas ; vous le trouvez en vous promenant sans but, paresseusement, négligemment comme on le fait à la campagne ; demain, ce sera un vallon crêpé de sapins qu'à peine vous aviez vu auparavant et où vos pas, s'égarant par hasard, rencontrent des sentiers furtifs, voilés sous les ombrages, conduits mystérieux qui mènent au penchant de quelque coteau où soudain se dévoile toute une perspective nouvelle de montagnes fuyant à l'horizon et d'innombrables vallées qui ondulent sous les vents gonflés d'échos et de murmures. Ailleurs, ce sont des cavernes s'entr'ouvrant brusquement dans le flanc des caps qui bordent le rivage, et que des broussailles, entassées comme au hasard, des angles de rochers suspendus au-dessus de

vos têtes, avaient jusque-là dérobées ; partout l'imprévu, le divers, un ensemble et une harmonie étonnants de tout ce qui diffère, de tout ce qui contraste et se heurte.

Ce n'est pas seulement par son paysage que la Malbaie est indéfiniment variée, c'est encore par les villages qui la composent et qui, tous, forment des groupes à part où les mœurs ainsi que l'aspect diffèrent. Ainsi, il y a la Pointe-aux-Pics dont je vous ai parlé, le Cap-à-l'Aigle, le village paroissial, le faubourg Lacue, une succession de maisons crottées, hideuses, sordides, refuge de toutes les immondices, mais pittoresquement alignées au bord d'un coteau que suit en serpentant, avec un bruit argentin et mille gazouillements d'oiseaux, une petite rivière bordée d'escarpements formidables et de pentes douces où flottent les gazons. Il y a encore la côte Mailloux, la Comportée... et des chutes, des chutes partout.

Je ne vous parlerai pas de cet endroit bizarre, unique, qu'on appelle le Trou, sorte de cave formée par un circuit de montagnes et qu'on dirait sortie de leurs entrailles ; les habitants, qui ont toujours le mot juste, quoique grossier souvent, l'ont parfaitement baptisé de ce nom. Ce trou a environ une lieue de circonférence et reçoit les eaux d'une rivière qui s'y précipite des hauteurs voisines par plusieurs chutes qui se sont creusé des lits où elles ont pu, ou plutôt, comme elles ont voulu, en choisissant pour cela les passages les plus fantastiques.

Pour s'y rendre, il faut descendre et monter des côtes alpestres. Impossible de se tenir en voiture ; hommes, femmes, enfants, tous *débarquent* ; on marche dans le sable jusqu'aux genoux, couvert de sueurs et de poussière, éreinté, abîmé, disloqué. C'est le chemin le plus difficile après celui du ciel, et cependant, allez-y n'importe quel jour de la belle saison, vous y verrez toujours des suites interminables de voitures, remplies de femmes qui veulent se donner la nouveauté d'un peu de misère, peut-être afin d'enlever aux hommes l'idée qu'ils l'ont toute en partage dans cette vallée de larmes.

Si la Malbaie est adorable, indéfinissable, elle a, je le répète, le malheur d'être située sur la côte nord du St. Laurent. Être sur cette côte veut dire qu'on est en dehors du monde. S'il y avait pour l'homme quelque chose d'impossible, je dirais que ce qui est impossible ici, ce sont les communications. En effet, la malle de terre ne quitte la Malbaie et n'y arrive que trois fois par semaine. Que voulez-vous ? c'est un travail herculéen que de gravir et de descendre pendant deux jours des côtes qui n'en finissent qu'au troisième ciel. D'autre part, la malle par eau ne vient que quatre fois par semaine ; de sorte que nous sommes réduits à attendre tous les deux jours pour expédier aux citadins essoufflés quelques-uns des souffles rafraîchissants qui gonflent nos poitrines rustiques. C'est démoralisant.

Il y a à la Pointe-aux-Pics quatre hôtels groupés ensemble, pouvant loger en moyenne trois cents personnes. Ces hôtels sont fréquentés surtout par des Anglais qui y gardent leur extérieur morne, taciturne, cassant et lugubre. Les Anglais ne sont et ne seront toujours que des entrepreneurs de pompes funèbres ; leur plaisir unique, c'est le jeu de croquet, et ils poussent leurs boules méthodiquement comme leur personne. Quand ils essaient d'être gais ils font un tapage infernal ; faire beaucoup de bruit, c'est très *jolly*, très *funny*. Pas de musique, pas de danse, mais beaucoup de promenades et beaucoup de parties de pêche. Allez sur la grève, par un soleil ardent, vous êtes sûr d'y trouver des Anglaises un livre à la main, lisant dans les coquilles, les pieds baignés par le varech. C'est de bon ton ; une Anglaise qui remue manque aux lois les plus élémentaires de l'étiquette.